

aboutir sur le devant. Si la porte est entaillée dans le plateau, il sera facile de placer la ruche de manière que les gâteaux aient la position indiquée ; pour cela, il suffira de faire faire un quart de tour à la ruche. Mais si l'entrée est pratiquée dans la ruche, il faut en faire une autre dans la direction des gâteaux et boucher l'ancienne.

Empêcher l'essaimage.

Il n'y a que les colonies très-peuplées au printemps qui puissent essaïmer avantageusement ; pour toutes les autres, on se contentera d'en espérer du miel et de diriger tous ses soins vers ce but. On peut hardiment estimer à moitié le nombre de ces ruchées qu'on doit destiner à fournir du miel et empêcher d'essaïmer. En général, on empêche les essaïms en agrandissant à temps l'habitation des abeilles ; le moyen n'est pas infallible, mais il réussira au moins quatre fois sur cinq. Trois semaines avant l'époque présumée des essaïms, on ajoutera une hausse sous tous les ruchées fortes qui ne sont composées que de deux hausses, et qu'on destine à donner du miel. La hausse se remplit quelquefois dans l'espace de huit à dix jours. Quand elle est pleine de gâteaux aux trois quarts, on met un chapeau sur la ruche, sans oublier le petit bâton dont il sera parlé, pour inviter les abeilles à monter. Voilà donc notre ruche composée de trois hausses et d'un chapeau. Les hausses suffiront pour loger le couvain et les provisions d'hiver, le chapeau servira de magasin pour l'excédant ; on y trouvera, en juillet, un miel magnifique et pouvant orner la table d'un prince. Si on ne donnait la hausse ou le chapeau que lorsque déjà la disposition intérieure est faite pour l'essaimage, on n'empêcherait rien ; cette disposition préparatoire, qui précède de huit à dix jours la sortie de l'essaïm, c'est la ponte de la mère dans les cellules maternelles. Ainsi, prenez vos précautions et donnez à temps de l'espace à vos ruchées.

Voilà pour les ruches à deux hausses seulement ; quant à celles qui en auraient déjà trois, on se contenterait de mettre tout simplement un chapeau par-dessus. Ce serait un enfantillage que d'ajouter des hausses à des ruchées médiocrement peuplées ; celles-là certainement n'essaïmeront pas. Si, plus tard, leur population et leur poids augmentent sensiblement, on ajoutera une hausse à celles qui n'en ont que deux, et on donnera un chapeau ou calotte à celles qui en ont trois.

Observation.

On suivra la même règle pour les ruches communes ; on donnera des hausses à toutes celles qui seront destinées à fournir du miel.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

Le Chemin de la Fortune est le titre du livre dans lequel nous trouvons la continuation de l'intéressant opuscule que nos lecteurs ont pu lire et qu'ils connaissent sous le nom "*Le pays de L'Or*."

I

LES PLACERS.

Le soleil s'était levé radieux à l'horizon et promettait une journée splendide. Les chercheurs d'or étaient partis de bonne heure et s'étaient remis en route avec beaucoup de hâte sans prendre en chemin le moindre repos. La conviction que chaque pas les rapprochait des placers leur donnait du courage, et, comme le mulet portait le bagage le plus lourd et les instruments, ils étaient légers de corps et joyeux d'esprit.

Lorsque, vers la fin de l'après-midi, ils calculèrent qu'ils avaient fait assez de milles de marche pour être arrivés aux placers et qu'ils ne les aperçurent pourtant pas, ils redevinrent mélancoliques, dans la douloureuse persuasion qu'ils s'étaient écartés de la bonne direction et qu'il leur faudrait encore passer la nuit dans les montagnes.

Tandis que, silencieux et déçus, ils gravissaient depuis plus d'une heure une haute montagne, Jean Creps, qui était en avant, se retourna et s'écria avec joie :

— Louez Dieu, mes amis ! Les voilà, là, tout en bas ! Hourra ! Les placers !

Ses compagnons accoururent, levèrent les bras vers le ciel avec transport et répétèrent :

— Hourra ! hourra !

— Voyez, voyez ! s'écria Donat stupéfait, sont-ce les placers ? C'est comme un nid de fourmis ! D'où viennent donc tous ces hommes, si ce sont des hommes ? Je crois qu'on en compterait au moins un mille. Descendons vite, mes amis ; si tous ces gaillards qui fouillent là-bas la terre comme des taupes doivent avoir une charge d'or, il n'en restera, parbleu, pas beaucoup pour ceux qui viendront trop tard !

Sans prendre garde à ce que disait Donat, les autres s'étaient assis sur l'arête de la montagne, pour se reposer un peu et jouir en même temps de la scène des placers, qu'ils voyaient tous, à l'exception du Bruxellois, pour la première fois.

De l'endroit où ils se trouvaient, la roche nue, inégale et rugueuse, plongeait presque à pic à plusieurs centaines de pas dans une plaine unie dont le sol se composait visiblement de boue délayée et de pierres. A un demi-mille droit devant eux, s'élevait une montagne de rochers également à pic, et, entre ces deux gigantesques remparts, la Yuba coulait en serpentant au milieu de la vallée.

Cette plaine, de quelque côté que l'on tournât la vue, était couverte d'un essaim de chercheurs d'or qui, comme l'avait dit Donat, ne ressemblait pas mal à une fourmilière, dont les habitantes grouillent, vont et viennent pendant une belle journée d'été, pour apporter, de près ou de loin, quelques brins de bois ou de paille.

Ainsi, l'on voyait tirer de centaines de trous le sable aurifère, creuser le sol avec des bêches et des pioches, porter la terre à la rivière, la tamiser et la laver. C'était un va-et-vient qui fatiguait la vue ; les piocheurs et les laveurs semblaient animés d'une ardeur surprenante ; leurs mouvements étaient rapides et énergiques ; ils couraient plutôt qu'ils ne marchaient, et l'on aurait juré que des maîtres invisibles les poussaient à l'ouvrage l'aiguillon à la main.

De chaque côté de la rivière, au pied des hautes roches, s'élevaient les tentes des chercheurs d'or, toutes éloignées les unes des autres, mais présentant néanmoins dans leur ensemble l'aspect régulier d'un camp militaire. La plupart de ces tentes étaient couvertes de toiles ou d'une voile, mais on en voyait beaucoup aussi qui ne se composaient que de branches vertes de sapin.

A gauches, au pied des hauts rochers, à un endroit où le sol était un peu soulevé, se trouvaient les stores ou boutiques. C'étaient une vingtaine de tentes, parmi lesquelles six ou sept se distinguaient par leur grandeur. Autour des stores, fourmillait une foule beaucoup plus nombreuse que dans la plaine. Tout ces gens venaient et se croisaient en tous sens, et les Flamands entendaient même de loin les chansons sauvages et les cris confus qui s'élevaient du sein de la multitude.

Le Bruxellois expliqua à ses compagnons ce qu'ils voyaient, car il connaissait ce placer, où il avait travaillé pendant quelques semaines. Pardoes répondit à une exclamation de Donat, qui ne pouvait contenir son impatience et voulait courir sur-le-champ dans la vallée pour commencer immédiatement à ramasser de l'or :

— Il n'y a probablement rien à faire ici pour nous ; toute la vallée a déjà des propriétaires ; et il ne restera plus de place...

— Comment ! que veux-tu dire ? lui répliqua Kwik. Propriétaires ! le sol de la Californie n'appartient à personne ; et nous sommes aussi maîtres ici que tous ceux qui ramassent là-bas l'or du bon Dieu !

— Tu te trompes, du moins en partie, répliqua Pardoes. Il est vrai qu'il n'y a pas ici des lois écrites ; mais du moins il y a entre les chercheurs d'or certaines conventions que chacun doit respecter, s'il ne veut pas s'attirer la vengeance générale. Il est accepté ici que ceux qui occupent les premiers un endroit pour chercher de l'or, sont propriétaires de cet endroit sur une zone de trente pieds entre la rivière et la naissance des hautes roches. Cette langue de terre s'appelle un *claim*. Chaque compagnie de chercheurs d'or en possède un. Reconnaît-on que le *claim* est mauvais ou qu'il est épuisé, on est obligé d'en chercher un autre qui n'appartienne encore à personne. Dans cette vallée, il n'y aura rien à trouver pour nous, mon garçon.